

YU HUA

La Ville introuvable
Wencheng

roman traduit du chinois
par Angel Pino et Isabelle Rabut

ACTES SUD

AVERTISSEMENT DES TRADUCTEURS

L'action du roman qu'on va lire se déroule entre la fin du XIX^e siècle et le début des années 1930, une époque marquée par la chute de la dynastie Qing, laquelle, après avoir régné pendant deux cent soixante-huit ans, fut renversée en 1911 à l'issue d'une révolution qui mettait un terme du même coup au système politique en vigueur en Chine depuis quelque deux millénaires. Une république sera proclamée alors le 1^{er} janvier 1912, qu'un autocrate ambitieux tentera sans y parvenir d'abolir pour restaurer la monarchie à son profit, mais malgré cet échec il s'ensuivra une longue période de troubles, dominée par les rivalités belliqueuses de seigneurs de la guerre qui se partagent une Chine dépourvue désormais de véritable autorité centrale et la mettent en coupe réglée. Il en ira ainsi jusqu'à l'accession au pouvoir du Guomindang, le parti nationaliste, en 1928, dans un pays en proie régulièrement aux calamités naturelles et où sévissent des brigands qui se livrent au pillage et aux enlèvements, et n'hésitent pas au besoin à torturer et à tuer.

A. P. & I. R.

PREMIÈRE PARTIE
L'HISTOIRE DE LIN XIANGFU

I

À Xizhen vivait un homme qui possédait des biens à Wanmudang, plus de mille *mu*¹ de bonnes terres sillonnées par les bras de la rivière, qui s'épandait comme des racines exubérantes. Le riz et le blé, le maïs et les patates douces, le coton et le colza, les roseaux et les bambous, mais aussi de l'herbe et des arbres alternaient comme le lever et le coucher du soleil sans jamais s'interrompre au fil des saisons et prospéraient trois cent soixante-cinq jours par an. Sa fabrique d'articles en bois était réputée, il en sortait toutes sortes d'objets, des lits, des tables, des chaises, des tabourets, des armoires, des coffrets, des consoles, des baquets, des seaux hygiéniques, qui se vendaient à cent *li*² à la ronde, sans parler des palanquins pour transporter les jeunes mariées et des cercueils pour les cortèges funéraires qui paraissaient au son des *suona*³ ou des tubes de bambou frappés par les officiants taoïstes.

Sur les chemins de terre et les voies d'eau qui reliaient Xizhen à Shendian, tout le monde avait entendu parler de cet homme qui s'appelait Lin Xiangfu. On le disait très riche, mais personne ne savait rien de lui. Il n'avait pas l'accent du coin, il parlait avec un fort accent du Nord, et c'était le seul indice qui dénotait son origine, de sorte que les gens en avaient conclu qu'il était descendu du nord au sud jusqu'à Xizhen. Beaucoup croyaient se rappeler qu'il était arrivé au cours de la tempête de neige qui avait frappé la région dix-sept ans auparavant : on l'avait aperçu très souvent marchant dans la neige avec une fillette qui n'avait pas un an, et mendiant du lait de porte en porte. On aurait dit un ours blanc pataud, perdu au milieu de la glace et de la neige.

Presque toutes les femmes de Xizhen qui allaitaient à l'époque avaient eu affaire à Lin Xiangfu. Ces femmes, qui étaient jeunes alors, en avaient conservé le même souvenir : c'était au moment où leur enfant avait pleuré qu'il était venu frapper à la porte. Elles se remémoraient encore la manière dont il avait frappé, on aurait dit qu'il frappait avec ses ongles. Il donnait un coup léger, puis s'interrompait, avant de redonner un autre coup léger. Elles le revoyaient encore clairement quand, l'air épuisé, il avait franchi le seuil de leur porte et tendu sa main droite, paume ouverte, dans laquelle il y avait une sapèque⁴. Son regard d'une tristesse infinie était inoubliable.

— Ayez pitié de ma fille, donnez-lui un peu de lait, disait-il d'une voix rauque.

Ses lèvres desséchées ressemblaient à des peaux de pommes de terre retournées, et la main qu'il tendait était striée de crevasses d'un rouge sombre causées par le gel. Il restait planté sans bouger au milieu de la pièce et son expression impassible donnait le sentiment qu'il s'était coupé du monde des hommes. Il ne paraissait y revenir que quand on lui tendait un bol d'eau chaude, alors une expression de reconnaissance se lisait dans ses yeux. Si on lui demandait d'où il venait, il devenait aussitôt hésitant et murmurait ces deux syllabes : "Shendian." C'était un autre bourg, situé à soixante *li* au nord de Xizhen, un nœud de communication par eau et par terre, plus prospère que Xizhen.

Les hommes d'ici avaient peine à le croire, car avec un tel accent il devait venir de beaucoup plus loin au nord. Ce qu'il refusait de révéler, tout comme il refusait d'en dire plus sur lui-même. À la différence des hommes, les femmes de Xizhen, elles, s'intéressaient surtout à la mère du bébé, mais quand elles l'interrogeaient à son sujet, le visage de Lin Xiangfu se figeait comme les rues de Xizhen prises par la neige et le gel. Ses lèvres se serraient pour ne plus s'ouvrir, comme si on ne lui avait posé aucune question.

Un homme couvert de neige, le visage caché dans ses cheveux et sa barbe, humble comme un saule pleureur et taciturne comme la terre : telle avait été la première impression que Lin Xiangfu avait laissée à tout le monde.

Quelqu'un savait, lui, que ce n'était pas au cours de la tempête de neige que Lin Xiangfu était arrivé à Xizhen, mais plus tôt, après la tornade. Cet homme s'appelait Chen Yongliang. À l'époque, il était contremaître à la mine d'or de Xishan à Xizhen. Il se souvenait, le matin qui avait suivi le passage de la tornade, d'avoir vu l'étranger marcher dans la rue déserte. Chen Yongliang se dirigeait vers Xishan pour constater les dégâts provoqués par la tornade. En sortant de sa maison, qui avait perdu son toit, il avait constaté qu'il n'y avait plus un seul toit dans tout le bourg ; quant aux arbres, peut-être parce que les rues étaient étroites et les maisons serrées les unes contre les autres, ils avaient en partie survécu mais, malmenés par la tempête, ils penchaient dans tous les sens et avaient perdu leurs feuilles, elles avaient été soufflées en même temps que les tuiles du bourg. Xizhen était devenu un bourg aussi chauve que si on lui avait pratiqué la tonsure.

C'est alors que Lin Xiangfu était entré dans Xizhen. Il avançait face au soleil levant et, les yeux plissés, un bébé dans les bras, il marchait en direction de Chen Yongliang. Ce dernier avait été frappé par son apparence : le visage de Lin Xiangfu n'exprimait pas l'abattement qu'on ressent après une catastrophe, au contraire il rayonnait. Quand Chen Yongliang s'était approché de lui, l'autre s'était arrêté et avait demandé avec un fort accent du Nord :

— On est à Wencheng ici ?

Chen Yongliang, qui n'avait jamais entendu prononcer ce nom, avait secoué la tête :

— Non, ici c'est Xizhen.

Puis Chen Yongliang avait vu les yeux d'un bébé : tandis que l'homme répétait "Xizhen" d'un air pensif, Chen Yongliang avait regardé la fillette qu'il tenait contre lui. Ses yeux d'un noir brillant observaient avec curiosité tout ce qui l'entourait. Elle serrait les lèvres comme si elle avait dû faire cet effort pour se sentir proche de son père.

Ce qu'avait vu Chen Yongliang de Lin Xiangfu lorsqu'il était reparti, c'était un énorme ballot. Il était enveloppé dans une étoffe blanche grossière comme il en sort des métiers à tisser grinçants qu'on utilise dans le Nord, et non pas dans une de ces étoffes fines du Sud imprimées de motifs bleus. L'étoffe, qui avait déjà

jauni, était couverte de taches. Chen Yongliang n'avait jamais vu un ballot aussi énorme, il se balançait de droite à gauche dans le dos massif de cet homme du Nord, comme s'il avait rangé dedans toute sa maison.

II

Cet homme du Nord exilé loin de son pays natal venait d'une région située au nord du fleuve Jaune, à mille *li* de là. Là-bas, ce n'étaient que plantations de sorgho, de maïs et de blé, et en hiver la terre jaune s'étendait à perte de vue. Son enfance et sa jeunesse avaient jailli d'un océan de tiges, et le ciel sous lequel il avait grandi était plein de feuilles de sorgho. Le jour où il s'était assis devant la lampe à pétrole pour calculer sur le boulier la récolte de l'année, il avait déjà atteint l'âge adulte.

Lin Xiangfu était né dans une famille riche. Son père était l'unique bachelier⁵ du canton ; quant à sa mère, c'était la fille d'un licencié du district voisin, et bien qu'au moment de sa naissance sa famille fût sur le déclin, elle était instruite, et ses mains étaient aussi adroites que son esprit était délié. Lorsque Lin Xiangfu avait eu cinq ans, son père était décédé subitement. Ce père qui adorait travailler le bois venait de lui fabriquer une petite table et un petit tabouret. Il avait posé ses outils et avait appelé son fils à plusieurs reprises, mais à la fin, ce n'était plus son nom qui sortait de sa bouche, mais des râles. Il avait porté ses mains à sa poitrine et s'était écroulé sur le sol. Quand, en arrivant à l'entrée de l'atelier, Lin Xiangfu, qui donc n'avait que cinq ans, avait vu son père se débattant par terre, il s'était mis à rire sans pouvoir s'arrêter. Et c'est seulement quand sa mère, qui était accourue, était tombée à genoux en poussant des cris d'effroi, qu'il avait cessé de rire. Après quoi, saisi par la peur, il s'était mis à pleurer bruyamment.

Ce fut sans doute le premier souvenir de Lin Xiangfu. Quelques jours plus tard, il vit son père immobile allongé sur un

battant de porte, le corps recouvert d'une étoffe blanche. Comme celle-ci était trop courte, les pieds de son père dépassaient. L'enfant qu'était Lin Xiangfu resta longtemps les yeux rivés sur ces pieds livides et exsangues. Il avait découvert la cicatrice d'une entaille sur la plante d'un des pieds de son père.

Sa mère avait revêtu des vêtements tels qu'il n'en avait jamais vu auparavant. En grand deuil, elle était passée devant lui un bol d'eau entre les mains et avait gagné la porte de la résidence. Elle avait franchi le seuil et posé le bol d'eau par terre, puis elle s'était assise sur le seuil et avait attendu jusqu'à ce que le soleil se couche derrière les montagnes et que la nuit tombe.

En mourant son père lui avait laissé plus de quatre cents *mu* de terres et une résidence de six pièces, ainsi qu'une centaine de livres reliés à l'ancienne. De sa mère, il hérita le goût de l'étude et le sens de l'économie. Du jour où il commença à apprendre à lire, il transporta les derniers objets fabriqués par son père, la petite table et le petit tabouret, et s'installa devant le métier à tisser de sa mère. Tout en tissant, sa mère surveillait ses études, et au milieu des grincements du métier à tisser et des douces paroles qu'elle lui adressait, il lut tout ce qu'il convenait d'avoir lu, depuis le *Classique des trois caractères* jusqu'à l'*Histoire des Han* et aux *Mémoires historiques*⁶.

L'année de ses treize ans, il commença à inspecter ses terres en compagnie du régisseur Tian l'Aîné. Comme ses fermiers, il arpentait les levées de terre, les pieds dans la boue, et parfois il descendait dans la rizière avec Tian l'Aîné. De retour à la maison, quand il s'asseyait devant le métier à tisser de sa mère pour reprendre son étude, il avait encore de la boue aux pieds. Il avait hérité la passion de son père pour la menuiserie : depuis son plus jeune âge il maniait la hache, le rabot et la scie, et quand il entrait dans son atelier il n'en ressortait pas de sitôt, au point d'en oublier le boire et le manger. Aussi sa mère, à la mort-saison, l'emmenait-elle apprendre le métier auprès des maîtres menuisiers des environs. Il n'était pas rare qu'il passe chez eux un mois ou deux, et tous ceux qui lui avaient transmis leur art ne tarissaient pas d'éloges à son endroit, louant son intelligence et son habileté, ainsi que son endurance au travail. À leurs yeux, il n'avait rien d'un fils de riche.

Quand il eut dix-neuf ans, sa mère tomba malade. Cette femme qui n'avait pas encore quarante ans était arrivée au bout de son existence. La fatigue accumulée au long de ces années de dur labeur et de veuvage avait blanchi ses cheveux, et les rides creusaient maintenant son visage. C'est alors qu'elle commença à regarder son fils d'un œil nouveau. Face à ce garçon devenu aussi fort que son père, ses yeux s'emplissaient de joie. Lorsqu'il rentrait de ses tournées d'inspection aux champs ou bien de l'atelier de menuiserie, il tirait la petite table et le petit tabouret jusqu'au *kang*⁷ où reposait sa mère, et après avoir préparé le pinceau, l'encre, le papier et la pierre à encre, il ouvrait son livre et continuait à écouter les instructions de sa mère. À cette époque, son talent de menuisier lui valait déjà une certaine réputation, et les tables et les tabourets qu'il fabriquait attiraient les acheteurs, mais lui, quand il étudiait auprès de sa mère, il utilisait encore la petite table et le petit tabouret que lui avait laissés son père.

À la veille de quitter ce monde, la mère vit défiler devant ses yeux une série d'images : elle voyait le corps de son fils grandir de plus en plus entre le petit tabouret et la petite table, tandis que le pinceau avec lequel il écrivait rapetissait de plus en plus dans sa main. Alors un sourire serein apparut sur son visage, on aurait dit qu'elle se sentait enfin récompensée des peines de toute une vie.

Le dernier jour d'octobre, la mère, qui ne pouvait déjà plus bouger, se tourna soudain sur le côté dans un dernier sursaut, et fixa longuement la porte grande ouverte. Elle espérait voir apparaître son fils, mais dans ses yeux pleins d'attente la lumière s'éteignait peu à peu. Aussi, pour tout testament, ne laissa-t-elle à son fils que deux larmes accrochées au coin de ses paupières, comme si elle s'était inquiétée de le voir s'engager tout seul sur les chemins de ce bas monde.

Puis la scène à laquelle Lin Xiangfu avait assisté à l'âge de cinq ans se répéta : sa mère gisait sur un battant de porte, le corps recouvert d'une étoffe blanche qu'elle avait tissée elle-même. Lin Xiangfu, en grand deuil, gagna la porte de la résidence, un bol d'eau entre les mains qu'il posa par terre, devant la porte. Comme sa mère quatorze ans plus tôt, il s'assit sur le seuil et resta là jusqu'à l'arrivée du crépuscule à regarder le sentier qui partait de la maison et s'en allait en serpentant rejoindre la grande

route au loin, et la grande route qui continuait à avancer sur la vaste étendue de terre où flottaient les fumées des chaumières, jusqu'aux nuages colorés qui incendiaient l'horizon.

Trois jours plus tard, Lin Xiangfu enterra sa mère aux côtés de son père. Ce jeune homme de dix-neuf ans, les deux mains agrippées sur la pelle, resta debout un long moment. Tian l'Aîné, le régisseur, et ses quatre jeunes frères se tenaient derrière lui, silencieux. Et c'est seulement quand Tian l'Aîné lui fit observer que la nuit était tombée, qu'il regagna sa maison à pas lents. Après quoi, il essuya les larmes qui couvraient son visage et reprit sa vie de toujours.

Comme à l'accoutumée, il se rendait chaque matin avec Tian l'Aîné sur les levées de terre, pour vérifier l'état des cultures. Il discutait avec les fermiers qui s'activaient dans les champs, et parfois, retroussant son pantalon, il descendait dans les parcelles pour travailler avec eux. Il n'était pas moins habile que les fermiers aux travaux agricoles. Quand il n'avait rien à faire, il restait longtemps assis sur le seuil de sa porte. Le métier à tisser de sa mère s'était tu et lui-même avait cessé de feuilleter les livres reliés à l'ancienne. Il vécut ainsi dans la solitude pendant cinq ans et il devint de plus en plus taciturne. Ce n'est que lorsque les frères Tian entraient par la porte arrière de la résidence pour l'entretenir des récoltes qu'on entendait résonner le son de sa voix.

À la fin de l'automne, Lin Xiangfu, tenant son âne par la bride, allait porter en ville le produit en pièces d'argent des récoltes de l'année, pour l'y échanger à la banque privée Juhe contre un petit lingot d'or. Et il en profitait pour acheter un ou deux coupons de satin de couleur qu'il rapportait chez lui. Il cachait ses lingots d'or dans un coffret en bois dissimulé à l'intérieur du mur, et rangeait les coupons de satin dans l'armoire de la pièce du fond.

C'était une habitude que sa mère avait de son vivant. On avait commencé à accumuler les lingots d'or du temps des ancêtres de la famille Lin, et les coupons de satin étaient destinés aux visites que le fils aurait à rendre à ses prétendantes. Au cours de la dernière année de sa vie, alors qu'elle était déjà gravement malade, sa mère, par les matins ensoleillés, fourrait un coupon de satin dans son baluchon, elle se hissait péniblement sur le dos de l'âne

et, Tian l'Aîné conduisant l'animal par le licol, elle s'éloignait sur le chemin cahoteux balayé par des tourbillons de poussière.

Dans le souvenir de Lin Xiangfu, sa mère s'était déplacée ainsi une dizaine de fois, et invariablement, à son retour, il n'y avait plus de coupon de satin dans son baluchon. Il comprenait que la jeune fille n'avait pas plu à sa mère et qu'elle avait laissé le coupon de satin pour adoucir la déception de la famille de celle-ci. C'était une coutume qui remontait à loin. Une fois rentrée à la maison, elle confiait l'âne à Lin Xiangfu qui était venu à sa rencontre, et lui disait avec un sourire las :

— Je ne suis pas restée déjeuner là-bas.

Lin Xiangfu savait que c'était une façon de conclure la visite : si la mère était restée déjeuner, cela aurait signifié que la jeune fille lui avait plu. Après la mort de sa mère, Lin Xiangfu conserva cette habitude : quand il allait en ville, il en profitait pour acheter un ou deux coupons de satin de couleur en prévision de ses futures visites.

Au cours de cette période, une entremetteuse vint à plusieurs reprises chez lui pour lui proposer une épouse, et il n'hésita pas à entreprendre de longs trajets éreintants pour la suivre jusque chez les jeunes filles. Mais au domicile de ces familles qui étaient pourtant d'un rang social équivalent au sien, il se montrait hésitant.

Habitué à ce que sa mère décide pour lui, Lin Xiangfu ne savait pas au début comment se comporter en pareilles circonstances, et l'ayant vue revenir les mains vides une dizaine de fois, il n'en était que plus désarmé. À chacune de ces rencontres avec une jeune fille, il se demandait en son for intérieur si sa mère l'aurait appréciée, et le résultat était toujours le même : il ne restait pas déjeuner et il laissait sur place le coupon de satin qu'il avait apporté.

Un jour, une jeune fille au physique avenant l'avait troublé. C'était au village des Liu, à plus de trente *li* de chez lui. Lin Xiangfu avait été impressionné par l'imposante demeure de la famille. Après qu'on l'eut installé dans la salle de réception, le père de la jeune fille lui tendit une pipe à long tuyau. Lin Xiangfu était sur le point de décliner l'offre, arguant qu'il ne fumait pas, quand il saisit le signe que l'entremetteuse lui lançait du regard. Alors il prit la pipe. C'est alors que la belle jeune fille sortit de

la pièce du fond, la tête basse. Elle avança lentement vers Lin Xiangfu, et déposa du tabac dans la pipe avant de regagner la pièce du fond, la tête toujours baissée.

Lin Xiangfu avait compris que la jeune fille était le parti qu'on lui destinait. Tandis qu'elle bourrait la pipe pour lui, ses mains tremblaient. L'entremetteuse lui avait posé plusieurs questions, auxquelles elle n'avait pas répondu, mais ses yeux, en rencontrant ceux de Lin Xiangfu, s'étaient instantanément illuminés. Quant à Lin Xiangfu, il avait senti son sang bouillir dans ses veines. Tout le temps de la conversation qui avait suivi, son esprit avait battu la campagne et il avait eu du mal à se concentrer. Et lorsque le père de la jeune fille lui avait proposé de rester pour le déjeuner, il avait été manifestement tenté d'accepter, mais le regard de l'entremetteuse lui avait fait changer d'avis. Après un moment d'hésitation, il avait sorti le coupon de satin de son baluchon et l'avait posé sur la table. Devant la surprise du père de la jeune fille, il avait eu honte de lui : le visage en feu il s'était levé en hâte et avait pris congé.

Sur le chemin du retour, Lin Xiangfu avait encore devant les yeux le beau visage de la jeune fille et l'expression de surprise de son père. Il avait l'impression de suffoquer. Pendant le trajet, l'entremetteuse lui expliqua que si elle lui avait fait signe de rejeter la proposition de mariage, c'était parce qu'elle craignait que cette jeune personne de la famille Liu ne soit sourde et muette : tandis que la jeune fille préparait la pipe, elle avait essayé à plusieurs reprises de la faire parler, mais celle-ci n'avait pas eu de réaction, comme si elle n'avait rien entendu. Lin Xiangfu convint que c'était là une hypothèse plausible, néanmoins il n'arrivait pas à détacher ses pensées de cette jeune fille du village des Liu, qui avait pour nom Liu Fengmei. Et c'est seulement quand ils eurent presque parcouru les trente *li* et que la maison fut en vue qu'il poussa un long soupir et se sentit un peu mieux.

III

C'est ainsi que Lin Xiangfu laissa filer toutes les occasions de mariage. Il avait déjà vingt-quatre ans quand un jeune homme et une jeune femme se présentèrent devant chez lui. La femme était vêtue d'un *qipao*⁸ à petites fleurs, l'homme d'une robe bleu roi, et la jeune femme avait sur la tête un fichu bleu avec des motifs imprimés blancs. Un baluchon dans le dos, ils se tenaient là devant sa porte, parlant entre eux à toute vitesse comme si chacune de leurs paroles volait.

C'était le crépuscule. Lin Xiangfu, dans la cour, les entendit parler mais sans comprendre un mot de ce qu'ils disaient. Il ouvrit la porte et sortit. Alors le jeune homme s'adressa à lui dans une langue enfin compréhensible. Il avait une allure de lettré et déclara à Lin Xiangfu qu'une des roues de la voiture à cheval dans laquelle la jeune femme et lui voyageaient avait lâché brusquement. La voiture ne pouvait plus rouler et l'auberge la plus proche était à plus de dix *li*, or la nuit allait tomber. À ce point de son discours il s'arrêta et se hasarda à demander si Lin Xiangfu accepterait de les loger pour la nuit.

La jeune femme qui se tenait derrière l'homme commença à défaire son fichu où les motifs blancs se détachaient nettement sur le fond bleu, tout en fixant Lin Xiangfu avec un regard timide et souriant. Lin Xiangfu découvrit un beau et doux visage où se reflétait la lumière du couchant et qui s'inclinait légèrement à droite tandis que la jeune femme ôtait son fichu. Ce geste qui passa comme un éclair l'émut profondément.

Ce soir-là, ils s'assirent tous les trois en rond autour d'une lampe à pétrole, et au fil de la conversation Lin Xiangfu apprit

qu'ils n'étaient pas mari et femme, mais frère et sœur. À la façon dont ils se désignaient mutuellement, il comprit que la petite sœur s'appelait Xiaomei et que son frère aîné s'appelait Aqiang. Lin Xiangfu, qui les observait attentivement, trouva qu'ils ne se ressemblaient pas. Aqiang, le frère aîné, devinant les pensées de Lin Xiangfu, expliqua que sa petite sœur ressemblait à leur mère, tandis que lui ressemblait à leur père. S'ils n'avaient pas l'air d'être frère et sœur, c'était parce que leurs parents ne se ressemblaient pas. Ces propos firent rire Lin Xiangfu. Il apprit ensuite que le frère et la sœur venaient d'un bourg du nom de Wencheng situé très loin de là, dans le Sud, à plus de six cents *li* au-delà du Yang-tsé-kiang, dans la région de rivières et de lacs du Jiangnan⁹. Aqiang dit à Lin Xiangfu que chez eux une rivière coulait à la porte des maisons, et qu'on ne se déplaçait qu'en bateau. Leurs parents étaient déjà morts, et tous deux se dirigeaient vers le nord pour demander son aide à un parent du côté maternel, qui vivait dans la capitale. Cet oncle avait servi autrefois au palais du prince Gong¹⁰, et Aqiang était persuadé que ce parent influent lui trouverait une charge à la capitale.

Tandis qu'il parlait, le cri sonore d'un animal retentit dehors. Lin Xiangfu, devant l'air surpris du frère et de la sœur, leur expliqua que c'était un âne, et ceux-ci s'étonnèrent : ils n'avaient jamais entendu braire un âne ! Lin Xiangfu en conclut que dans ce pays méridional de rivières et de lacs où ils vivaient, on ne connaissait pas les ânes.

Ce soir-là, Lin Xiangfu parla longuement de lui-même, il évoqua son père, dont il se souvenait à peine, et sa mère, dont il se souvenait parfaitement, il évoqua les livres reliés à l'ancienne et le métier à tisser de sa mère, ainsi que les tiges de sorgho de son enfance. Et il termina en déclarant qu'on pouvait le tenir pour un des hommes les plus riches à cent *li* à la ronde. Il vit les yeux de Aqiang s'illuminer à cette annonce, puis il tourna son regard vers Xiaomei, dont le sourire était toujours un peu timide.

Pour Lin Xiangfu ce fut une agréable soirée. Depuis le décès de sa mère, la maison était restée silencieuse, et ce soir-là les bruits de conversation ne tarirent pas. Cette jeune Xiaomei lui plaisait beaucoup. Elle parlait très peu, mais ses yeux souriaient. Elle était assise en face de lui, de biais, et ses mains jouaient constamment

avec le fichu bleu à motifs blancs. Lin Xiangfu remarqua qu'il s'agissait de motifs de phénix et de pivoinies entrelacés. Curieux, il se pencha et s'extasia sur l'élégance du fichu : ici, déclara-t-il, on ne portait que des fichus blancs. Il entendit la voix suave de Xiaomei lui expliquer que c'était le motif dit de la ronde des phénix et des pivoinies, et qu'il symbolisait la richesse et les honneurs. Quand Xiaomei eut fini de parler, ses yeux limpides regardèrent Lin Xiangfu à travers les lueurs de la lampe à pétrole. C'étaient ces yeux-là qui avaient rendu Lin Xiangfu intarissable, lui qui était d'habitude si réservé. Xiaomei était d'une beauté dont il n'avait jamais vu de pareille jusqu'alors : elle avait le visage soyeux d'une jeune femme qui a grandi entre les montagnes vertes et les eaux claires du Sud, et les fatigues du voyage n'avaient pas eu raison de sa délicatesse et de sa fraîcheur.

La délicate et fraîche jeune femme tomba malade dès le lendemain. Elle était allongée sur un *kang*, un mouchoir humide sur le front, et ses longs cheveux tombaient du bord du *kang* comme des lianes de saule au bord des eaux du Sud. Son frère, la mine soucieuse, était assis au bord du *kang* et après lui avoir parlé pendant un moment avec son débit rapide, il alla trouver Lin Xiangfu pour lui annoncer d'un air préoccupé que sa petite sœur n'allait pas bien : en se levant le matin, elle avait été prise de vertiges, et elle s'était écroulée avant d'atteindre la porte. Il lui avait touché le front : elle était brûlante comme une patate douce qu'on vient de retirer du four. D'un ton désespéré, il se dit à lui-même qu'il allait devoir reprendre la route seul. Il s'enquit prudemment de savoir si Lin Xiangfu était prêt à garder sa sœur provisoirement auprès de lui. Dès qu'il aurait retrouvé son parent à la capitale, assura-t-il, il reviendrait la chercher. Lin Xiangfu fit oui de la tête. Le frère aîné se dirigea vers le *kang* et échangea encore quelques mots avec sa sœur dans cette langue au débit rapide que Lin Xiangfu ne comprenait pas. Puis il jeta son baluchon sur son dos, franchit le seuil de la résidence en retroussant sa longue robe, et s'engagea sur la petite route, et enfin sur la grande. Il avançait en direction du nord, dans les rayons du soleil levant.

Lin Xiangfu songea que la veille au soir, dans un demi-sommeil, le sourire de Xiaomei n'avait pas cessé de l'obséder. Ce beau

visage remuait légèrement tandis qu'il dormait, comme s'il avait flotté sur l'eau. Ensuite, une grande route jaune s'était déployée jusqu'à lui, et il avait vu le beau visage s'éloigner sur cette route. Il s'était réveillé en sursaut, en proie à un sentiment d'angoisse et de désarroi qui ne l'avait plus quitté de toute la nuit. Puis l'aube s'était levée, et Xiaomei était toujours là, et dans le cœur de Lin Xiangfu le jour aussi s'était levé.

Lin Xiangfu s'approcha de Xiaomei, il vit ses yeux fermés s'ouvrir et ses lèvres pulpeuses s'ouvrir en même temps

— Donnez-moi un bol d'eau, lui demanda-t-elle.

Cet après-midi-là, Xiaomei descendit du *kang*, elle tira de son baluchon des socques en bois qu'elle enfila, et commença à s'affairer aux travaux ménagers. Quand le jour tomba, elle s'assit sur le seuil, et dans la lumière cramoisie du soleil couchant, elle regarda en souriant Lin Xiangfu qui rentrait de sa tournée d'inspection dans les champs.

Quand Lin Xiangfu fut devant elle, elle se leva et ils pénétrèrent tous les deux dans la maison. Elle lui tendit le bol d'eau qu'elle avait posé pour lui sur la table, puis elle tourna les talons et s'éloigna. Lin Xiangfu entendit un son étrange dans la maison, puis il remarqua les socques que Xiaomei avait aux pieds. En se déplaçant, elle faisait entendre des claquements cristallins. L'air intrigué de Lin Xiangfu fit rire Xiaomei. Elle lui apprit que cela s'appelait des socques, et Lin Xiangfu avoua n'en avoir jamais vu. Dans son pays natal, expliqua-t-elle, toutes les jeunes filles en portaient. Les soirs d'été surtout, après s'être lavé les pieds au bord de la rivière, elles enfilèrent leurs socques et marchaient dans les rues dallées de la ville, et les socques résonnaient ensemble comme un xylophone. Cela produit quel son, un xylophone, demanda Lin Xiangfu, mais sur le coup Xiaomei ne sut quoi lui répondre. Elle réfléchit un moment, puis elle fit le tour de la pièce, et quand le son cristallin des socques se fut éteint, elle dit :

— C'est ça, le son du xylophone.

Lin Xiangfu constata que le ménage avait été fait et que les plats du dîner étaient sur la table. Xiaomei, un sourire aux lèvres, se tenait en retrait, comme si elle attendait quelque chose. Lin Xiangfu avait l'impression d'être en visite. Tout ce qu'il avait sous les yeux le mettait mal à l'aise, et il avait le sentiment que Xiaomei,

debout en face de lui, était tout aussi mal à l'aise. Il s'assit sur un tabouret et Xiaomei fit de même. Il prit ses baguettes, elle en fit autant. Xiaomei avait les jours bien roses, Lin Xiangfu en conclut qu'elle s'était déjà remise de la maladie qui s'était déclarée au matin, et il en fut quelque peu étonné : la guérison avait été aussi subite que le mal.